

UNE RENCONTRE QUI CHANGE TOUT

Alain Leycuras

Nous lisons le récit de cette rencontre dans l'évangile de Jean, au chapitre 4.

J'aime cette histoire, parce que j'y retrouve un peu ma propre histoire. A 25 ans j'ai ouvert la Bible et lu l'évangile pour la première fois de ma vie. J'y ai rencontré Jésus, et cette rencontre a tout changé pour moi. Plus de 40 ans après, je m'en souviens encore comme si c'était hier.

I – La scène

Ce matin, on est devant le récit d'une rencontre en apparence fortuite et, au début en tous cas, plutôt banale. Ça se passe au Moyen-Orient, près d'un puits. Il est midi. Il fait chaud. Un voyageur fatigué arrive près du puits. Il s'y arrête, pour se reposer et se rafraîchir un peu. Une femme du coin vient puiser de l'eau, comme elle a sans doute l'habitude de le faire chaque jour. Le voyageur lui demande à boire, et une conversation s'engage. On est frappé par le naturel et la simplicité de cette scène.

Pourtant, à y regarder de plus près, et pour peu que l'on connaisse un peu l'histoire et les mœurs de l'époque, cette scène est en elle-même étonnante à plusieurs égards, indépendamment de la conversation plutôt inattendue qui va s'établir entre le voyageur et la femme.

1) Un Juif pouvait bien sûr passer par la Samarie pour se rendre de la Judée, au sud d'Israël, en Galilée, au nord. C'était même le plus court chemin. Mais il y avait aussi une autre route, qui contournait la Samarie par la Pérée, à l'est. Elle était plus longue, mais en général les Juifs préféraient passer par là pour éviter la Samarie. C'est qu'il y avait une profonde inimitié entre les deux peuples, et les Juifs méprisaient les samaritains. Expliquer pourquoi serait une longue histoire, mais c'est un fait attesté dans le texte même : « Les Juifs, en effet, n'ont pas de relations avec les samaritains » (v. 9). Dans certaines familles, un tel n'a pas de relations avec un tel, et les racines de cette inimitié réciproque sont anciennes et coriaces ! C'était un peu ça entre les Juifs et les samaritains.

Mais Jésus, lui, ne partage pas avec ses compatriotes ce genre de préventions, et cela ne le gêne pas de traverser la Samarie et de rencontrer des samaritains. Au contraire.

2) D'un autre côté, c'était le travail des femmes à l'époque d'aller puiser de l'eau chaque jour, comme c'est encore le cas aujourd'hui en certains endroits. J'ai vu ça en Afrique. Mais elles y allaient généralement le soir, à la fraîche.

La femme de notre récit vient, elle, en plein midi ! Elle doit avoir ses raisons. Peut-être qu'elle espère ne pas rencontrer les femmes de l'endroit qui la connaissent et qui sont au courant de ses affaires.

3) Voilà que la conversation s'engage entre le voyageur et cette femme. Ça aussi c'est étonnant ! D'abord parce qu'il n'est pas convenable, selon les mœurs de l'époque, qu'un homme entre ainsi en conversation privée avec une femme (étonnement des disciples, v. 27). Et puis parce qu'en plus, cette femme, c'est une samaritaine (étonnement de la femme, v. 9).

Tout compte fait, cette rencontre n'est finalement pas si banale qu'il avait pu paraître au premier abord. Et on peut même penser qu'elle n'est pas fortuite, mais qu'en fait Jésus est passé exprès par la Samarie, et qu'il s'est arrêté exprès au puits de Jacob, précisément à ce moment de la journée, parce qu'il avait mis à son programme cette rencontre avec cette femme.

C'est dans ce sens que pour ma part – avec plusieurs commentateurs – je comprends ces mots au début du récit : « *Il fallait* qu'il passe par la Samarie ». Bien plus qu'une nécessité géographique (il pouvait passer par un autre chemin), j'y vois le fait que Jésus est passé par là parce qu'il s'y trouvait une personne ayant besoin de son aide, et au-delà plusieurs autres comme le montrera la suite du récit. Et encore au-delà tout un peuple, puisqu'après son ascension Jésus enverra ses disciples évangéliser la Samarie.

Mais c'est d'abord *d'une personne* que Jésus prend le temps de s'occuper. Il vaut la peine pour nous de prendre le temps de considérer la manière dont il s'y prend. D'abord parce qu'elle peut nous rappeler la manière dont le Seigneur s'y est pris avec nous pour nous amener à lui. Et aussi parce qu'elle peut nous aider dans notre témoignage auprès de ceux que nous aimerions voir venir à lui.

II – L'entretien

1) Comment Jésus entre-t-il en matière ?

- D'une façon très simple et très *naturelle* : « Donne-moi à boire », s'il te plaît. Ce n'est pas très « spirituel », mais c'est en rapport direct avec la circonstance qui fait se rencontrer le voyageur et la femme, et aussi avec le quotidien de cette femme. Jésus sait qu'il va parler à la femme de choses spirituelles, mais pour établir le contact, ce n'est pas par là qu'il commence.

Les choses spirituelles sont généralement très éloignées des préoccupations des gens, et commencer par là n'est donc généralement pas la bonne méthode pour établir un contact. Il vaut mieux partir de choses plus banales, plus terre-à-terre.

- L'entrée en matière est aussi *facilitante*. Jésus se fait l'obligé de la femme plutôt que le contraire : « Donne-moi à boire », s'il te plaît. Jésus sait qu'il a beaucoup à donner, mais pour établir le contact, ce n'est pas par là qu'il commence. Il se met d'abord en position de demandeur et non de donneur, d'infériorité et non de supériorité.

Généralement, les gens préfèrent qu'on leur soit redevable plutôt que le contraire.

- Le contact ainsi établi, la femme s'étonne d'une telle attitude à son égard de la part du voyageur. Sa *curiosité* est éveillée, et en même temps elle se sent en sa *confiance* : « Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? ». « Décidément ce voyageur est bien différent de ce que sont les Juifs en général. Ils nous méprisent et nous regardent de haut, mais lui non. Il m'adresse la parole gentiment, avec considération, à moi qui suis une samaritaine. Et même il me demande de lui rendre un service ! »

La gentillesse, la considération sincère touchent toujours les cœurs, surtout de ceux qui sont généralement méprisés et rejetés. C'est *différent* de ce à quoi on est habitué, et ça met en confiance.

2) Comment Jésus aborde-t-il ensuite la question spirituelle ?

La femme est mise en confiance par l'attitude humble et amicale du voyageur inconnu. Avec facilité et naturel Jésus peut aborder le sujet dont il veut lui parler : l'eau de la vie, une eau qui désaltèrera son cœur assoiffé, et qui le désaltèrera pour toujours, jusque dans l'éternité. L'eau est une image d'une réalité spirituelle, la vie divine.

Bien sûr, Jésus sait de quoi il parle. C'est une réalité pour lui. Et il sait aussi que la femme ne le sait pas, ce n'est pas une réalité pour elle, elle n'en a encore *aucune expérience*. Elle est naturellement privée de cette vie divine, comme le sont tous les êtres humains.

Nous venons tous au monde avec la vie physique et naturelle, mais privés de la vie spirituelle, parce que séparés de Dieu, en qui se trouve cette vie et de qui elle vient. On n'a pas cette vie avant de l'avoir reçue, on n'a aucune idée non seulement de ce qu'elle peut être, mais de son existence même.

Jésus sait donc que dans un premier temps la femme ne va rien comprendre à ses paroles, qu'elle sera complètement à côté. Mais parce que cela ne l'étonne pas, cela ne le décourage pas non plus. Il est venu pour donner la vie, non pas à ceux qui l'ont, mais à ceux qui ne l'ont pas.

Malgré tout, si la femme ne sait pas de quoi parle Jésus exactement, elle comprend au moins une chose : il a quelque chose d'important à donner, et elle aimerait bien le recevoir :

- « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : donne-moi à boire, tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive.

- Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif... ».

Les rôles sont inversés. C'est maintenant elle qui est demandeuse.

Elle a fait un petit bout de chemin, mais il reste encore un bon bout à faire : « Afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici ». Elle ne paraît pas se soucier d'autre chose que de ses besoins physiques, naturels.

3) Comment Jésus conduit-il la femme à dépasser ses préoccupations purement matérielles et à recevoir son don ?

Il y a un grand vide dans le cœur des hommes, un *vide relationnel*, que rien ni personne ici-bas ne peut remplir parce que, comme l'a dit St Augustin, c'est « un vide en forme de Dieu ». Mais justement parce que les hommes ne connaissent pas Dieu, ils ne savent pas vraiment ce qui leur manque, *Qui* leur manque. Et ils cherchent à remplir le vide par ce qui ne peut jamais le remplir, à étancher la soif laissée par ce vide, cette absence de Dieu, par ce qui ne peut pas l'étancher.

Jésus sait que la femme est inconsciente de ses besoins spirituels, qu'elle ne sait pas ce qui lui manque. Et il sait de quelle manière elle a cherché à remplir ce vide, à étancher cette soif de son propre cœur inexplicable pour elle. Il connaît son cœur, et aussi son histoire. Elle n'est pas très glorieuse cette histoire ! Mais il n'est pas venu pour la condamner mais pour la secourir, pas pour la sermonner mais pour la sauver.

Alors en lui disant : « Va, appelle ton mari, et viens ici », Jésus met le doigt précisément là où ça fait mal, très mal, même si c'est avec beaucoup de tact et de délicatesse. Mais ce faisant, il agit en divin médecin des âmes, qui doit les amener à reconnaître leur misère, le mal dont elles souffrent, sans quoi elles ne prendront pas le remède qu'il a à leur offrir. Il agit en divin Sauveur des âmes, qui doit les amener à reconnaître leur perte, sans quoi elles ne recevront pas le salut qu'il a à leur offrir.

« Va, appelle ton mari, et viens ici » : cette parole qui blesse, mais qui peut devenir salutaire, vaut mieux dans cette situation que de longs développements théologiques sur la condition humaine etc... !

La femme connaît bien sa propre histoire. Mais elle ne sait pas que le voyageur qui lui parle la connaît aussi bien qu'elle. Elle n'a pas de quoi en être fière, et rien ne l'oblige à reconnaître devant cet inconnu son triste passé et sa triste situation présente. Elle peut trouver une porte de sortie, une échappatoire, mettre fin à l'entretien d'une façon ou d'une autre. Et si elle s'en va, Jésus ne la retiendra pas.

Mais elle ne le fait pas. Elle ne s'étend pas, mais elle reconnaît simplement, honnêtement : « Je n'ai pas de mari ». Elle ne sait toujours pas qui est exactement celui qui lui parle, mais elle sent « instinctivement », « intuitivement » qu'elle peut lui faire confiance, et qu'il faut qu'elle soit vraie avec lui si elle veut recevoir de lui cette « eau » dont il lui parle.

4) La fin de l'histoire

Parce que la femme choisit d'être vraie sur elle-même, même si cela lui coûte, Jésus peut aller plus loin avec elle et la conduire dans la vérité à son propre sujet. Elle va d'abord découvrir qu'il est prophète : « Seigneur, je vois que tu es prophète ». Puis elle va découvrir qu'il est bien plus qu'un prophète, qu'il est le Messie dont on attendait la venue. « Nous savons que le Messie doit venir... Je le suis, moi qui te parle ».

L'histoire ne finit pas là. Oubliant semble-t-il pourquoi elle était venue, la femme laisse là sa cruche et s'en va toute excitée faire part de sa découverte dans la ville. Les gens viennent à Jésus pour se rendre compte par eux-mêmes, et après l'avoir entendu à leur tour ils en arrivent à cette conclusion : « Nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde » (v. 42).

III – Quelques enseignements et applications pour conclure

1) Le salut n'est pas l'œuvre de l'homme mais celle du Seigneur.

L'histoire de ce matin nous l'enseigne clairement.

Jésus se trouve là, à un moment donné, sur le chemin de la vie de cette femme. Par hasard ? Non, « il fallait ». Cette rencontre est voulue, intentionnelle de sa part.

S'il se trouve là, à ce moment, c'est avec un but : se faire connaître à elle et l'amener à recevoir son don, la vie éternelle. Ce but est atteint. Pouvait-il ne pas l'être ? Non, il avait le pouvoir d'amener la femme à recevoir son don gratuit, après l'avoir amenée à reconnaître qu'elle en avait besoin.

Mais alors, cette femme a quelque part été contrainte, manipulée ? Non, elle a librement consenti à reconnaître sa situation et a librement reçu le don du Seigneur.

Elle ne pouvait pas faire autrement ? Si, mais le Seigneur a fait qu'elle ne le fasse pas. Que sa volonté bonne et parfaite qui conduit au salut triomphe de la volonté pécheresse qui mène à la perdition. Comment ? Je ne sais pas, mais je m'en réjouis et lui en rends grâce.

Chacun de nous qui avons cru est arrivé à la foi en Jésus comme en son Sauveur et son Seigneur par un chemin qui lui est propre. Chemins différents pour les uns et pour les autres, comme notre « atelier » du dimanche 15 février l'a révélé. Mais chacun de nous qui avons cru peut dire – et c'est là le plus important – : « Si je suis sauvé, c'est parce qu'il a plu au Seigneur que je le sois, et qu'il a fait concourir dans ma vie toutes choses à la réalisation de ce but. » Alléluia !

2) L'évangélisation est nécessaire pour que des âmes parviennent au salut

Pour que la samaritaine puisse être sauvée, il a fallu que Jésus aille à sa rencontre et l'évangélise. Il a dû aussi évangéliser les samaritains de la ville d'où venait la femme, pour qu'ils puissent dire « celui-ci est vraiment le Sauveur du monde ». Et quand le Seigneur a quitté cette terre, il a confié disciples la tâche de l'évangélisation. Évangéliser, c'est annoncer un message, la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ, soit à une personne en particulier, soit à plusieurs en même temps (on voit les deux dans le récit).

3) Le témoignage personnel est une facilitation de l'évangélisation

On le voit aussi dans notre histoire : la femme, par son témoignage, a favorisé et facilité l'évangélisation des gens de sa ville.

Nous ne sommes peut-être pas tous des « évangélistes chevronnés ». Remercions le Seigneur pour ceux qui le sont. Mais nous avons tous un témoignage personnel à rendre, consistant à raconter simplement ce que le Seigneur a fait pour nous. Nous pouvons tous dire aux autres, comme l'a fait la femme : « Venez voir » (v. 29).